

Identité-identification

Odile Falque

Colloque AEIMPR Paris
novembre 2010

Ces deux termes n'appartiennent pas au même champ sémantique. Si l'identité se décline dans des perspectives à la fois collectives et individuelles, culturelle, psycho-sociale, biologique, personnelle, l'identification est une notion-clé de la psychanalyse développée par Freud et ses successeurs. En quoi ces deux concepts peuvent-ils se rejoindre ?

On peut dire que **l'identité** se construit au fur et à mesure des identifications, du début de la vie à sa fin. L'identité est une conquête, une construction qui renvoie à un éprouvé, elle est une intégration du Moi, une appropriation du corps sexué à partir de représentations de ce qu'on est et de ce qu'on vit. Selon Winnicott elle assure un sentiment de sécurité, une conscience d'exister.

Par contre **l'identification** est un processus inconscient, héritier du complexe d'Œdipe, passant par des repères conscients et constitutif de la psyché. Elle s'effectue selon 3 modèles, d'après Freud (cf. Laplanche) :

- 1) Forme originaire du lien affectif à l'objet (identification primaire)
- 2) Substitut régressif, un choix d'objet
- 3) Déplacement sur un objet ou une instance.

L'identification met l'accent sur un paradoxe : être comme l'autre et être soi-même.

A la question identitaire fondamentale que chacun se pose un jour ou l'autre : « **Qui suis-je ?** » La psychanalyse entend sur le plan fantasmatique la question posée par Œdipe à l'oracle de Delphes « Tu tueras ton père, tu épouseras ta mère », destin incontournable, mythe organisateur dans l'inconscient avec ses interdits du meurtre et de l'inceste qui règle les rapports entre les humains.

A la question « Qui suis-je ? » La religion chrétienne répond : tu es fils et fille de Dieu en référence au Baptême du Christ au Jourdain où Dieu dit : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ».

Entre les deux positions, psychanalytique et religieuse, se situe le devenir du sujet psychique et du sujet croyant dans l'environnement, dans un travail de **subjectivation**.

Evelyne Kestemberg dans son article sur « l'identité et l'identification » en 1962 relève à l'adolescence une **mise en**

question de l'identité et de la qualité des identifications. Elle fait une corrélation entre les deux termes dans un seul et même mouvement, essentiellement :

- **L'identité sexuée** qui se construit sur une modification du corps pubère et induit pour le sujet « l'assomption de sa personne dit-elle, avec une autre par l'exercice des fonctions génitales à maturité donnant un sentiment de sécurité interne. » Car à l'adolescence, la reviviscence du complexe d'Œdipe provoque angoisse et sentiment d'étrangeté, angoisse de castration et angoisse archaïque de morcellement.

- A cette époque là, **le remaniement des identifications** se fait en lien avec les imagos parentales de l'enfance et leur déplacement nécessaire dans le socio-culturel, ici sur des figures religieuses.

Le religieux peut apporter un **étayage** narcissique, un sentiment d'existence, de nouveaux modèles et une **référence à L'Autre**.

Pour moi le processus d'adolescence est à l'œuvre tout au long de la vie comme capacité de remise en question de l'infantile, c'est-à-dire de l'identité et des identifications, comme capacité de création-recréation de soi-même et de l'autre.

Ce « **processus en continu** » peut s'opérer à différentes périodes de la vie... On entend certains dire : « Je n'ai pas fait ma crise d'adolescence » En effet, ils s'en sont souvent défendus et, on dit même parfois que le processus d'adolescence aurait lieu quand les parents ont des enfants adolescents. C'est le cas ici.

Nous allons voir comment dans l'**observation** suivante, l'identité va s'affirmer à travers des moments de crise, moments de processus identificatoires.¹

Trois temps sont à repérer :

- 1) Le poids de la culpabilité
- 2) Ruptures et changements à la faveur de la psychothérapie
- 3) Investissement religieux par déplacement des imagos parentales.

Gabriel (en hébreu, héros de Dieu) est d'origine japonaise, il a cinquante ans, deux enfants adolescents : un garçon et une fille. Il a divorcé juste avant son baptême, il y a neuf ans. Très poli, cultivé, il affiche une finesse de pensée et d'expression ainsi que des préoccupations philosophiques et existentielles de l'ordre du « Qui suis-je ? »

¹ Cette observation est publiée dans *Cure en adolescence*, sous la direction de Philippe Gutton, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 103-118.

Il vient me voir par des amis « cathos », plus précisément par une amie pharmacienne de trente huit ans, mère-célébataire, hémiplégique ; elle a une fille de neuf ans et veut un enfant de lui.

Il vient pour des problèmes sexuels et religieux : il me dit qu'il est « obligé d'aller tout le temps se confesser après une relation sexuelle, tellement il se sent coupable. » Il ne s'adresse jamais au même prêtre.

Il me dit qu'il a peur des femmes et peur d'avoir un enfant, depuis qu'il a fait faire un avortement à sa femme, il y a vingt-cinq ans.

Il veut se « libérer », ce que j'entends comme demande confuse de libération psychologique et spirituelle. Il veut un « thérapeute chrétien » et me dira à la fin : « C'est pour que Dieu nous accompagne de sa bienveillance ». En effet on remarquera dans sa psychothérapie un changement au niveau du soulagement de son Surmoi. Il a sollicité ma bienveillance, mais je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir et de m'étonner devant lui de telles rigidités de ses positions infantiles de dépendance et de soumission. Elles s'exerçaient à la fois dans le domaine religieux et dans ses relations avec les femmes. Il vient me voir d'ailleurs pour faire plaisir à la femme amie pharmacienne. Elle a, paraît-il, un thérapeute non-chrétien et « ça lui est égal à elle. »

1) Le poids de la culpabilité.

Dès la première séance, il situe donc ses difficultés depuis son baptême, juste après son divorce, avec ce besoin incessant de se confesser après des relations sexuelles. Sa culpabilité s'enracine dans la transgression. Il se réfère à l'enseignement traditionnel de l'Eglise connu par des amis et des prêtres. Il me dit donc : « Pas de relation sexuelle hors mariage, sinon c'est le péché, l'impureté. Il ne faut pas coucher avec n'importe qui à tout bout de champ, l'amour se vit dans le mariage. »

Depuis son divorce, il y a 9 ans, il a eu des relations avec cinq femmes différentes qui « ont craqué à chaque fois ». Puis il se lie avec cette femme-amie-pharmacienne handicapée qui me l'envoie. Elle est croyante, étouffante, mais elle n'a pas besoin de se confesser après des relations sexuelles. Il ne sait pas s'il va rester avec elle... Il la lâche d'ailleurs peu après le début de sa psychothérapie, comme s'il était venu m'en demander mon autorisation.

Il justifie cette rupture par sa peur des relations sexuelles depuis l'avortement : il me dit : « Depuis mon baptême, je suis un criminel, j'ai tué une espérance de vie ». Il ne sait pas si ce troisième enfant était de lui car déjà sa fille, la deuxième, était de l'amant de sa femme, copain d'enfance pour lui. Sa fille ne le sait pas et elle est sa préférée. Il a donc fait faire un avortement à sa femme, il y a

vingt-cinq ans. Nous pouvons repérer là la violence pubertaire du registre oedipien incestueux et la culpabilité fratricide face au frère rival (l'amant).

Il évoque alors sa « révélation de Dieu », quand il a surpris sa femme avec l'amant. Il me dit : « Le Seigneur est venu et m'a donné sa grâce. J'avais entendu parler de Dieu avant par des amis, mais ce n'était pas vivant ; là j'ai eu le sentiment de sa présence. » Cela peut s'entendre dans le lien entre le registre de la scène primitive et son éprouvé insupportable de se sentir exclu. Le versant homosexuel latent se repère aussi dans son lien à l'amant, frère ou père ? dans ses désirs œdipiens, amoureux et parricides. Il situe là sa « révélation » en référence au Dieu créateur. Pour moi, dans le domaine du religieux, je pense qu'il s'agit d'une dialectique entre le religieux dans la culture et l'expérience de foi comme rencontre dans la confiance avec une personne vivante, c'est-à-dire : on peut parler du religieux sans avoir la foi ; on ne peut pas avoir la foi sans une connaissance religieuse. Il a donc entendu parler de Dieu par des amis (notons au passage le registre traditionaliste du discours religieux convenant à son Surmoi rigide). Il évoque aussi l'expérience d'une rencontre avec Dieu à ce moment-là : on ne peut pas juger de sa relation de foi sur le plan spirituel et c'est la limite de l'articulation des deux champs psychanalytiques et religieux². Mais il est possible de repérer les modalités psychiques de son expression et de ses effets. Ici il trouve dans la prière un étayage et une référence tierce.

Au baptême il a changé de nom : *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. « Le vieil homme est mort », me dit-il. De qui s'agit-il dans son fantasme ? Le bébé, le frère ou même le père ? Par contre il a gardé son ancien prénom pour ses parents et sa famille et il signifie « courage » dans sa langue maternelle , ce qui m'évoque alors le héros ; je l'ai d'ailleurs appelé *Gabriel*, ce qui veut dire en hébreu : « héros de Dieu ».

Il m'explique qu'il s'est marié jeune car la fille était enceinte. « Elle a décidé de garder le bébé et de se marier », affirme-t-il. A ma remarque :

- « C'est la femme qui décide. »

- « Oui, répond-il, mes soeurs sont tyranniques et oppressantes, j'ai coupé. Ma mère a décidé de m'envoyer en France pour mes études à dix-huit ans.» Bien qu'il s'en défende, ne s'est-il pas senti rejeté pour autant ?

Il rêve de travail avec son patron..., ce qu'il associe à son changement de service dans son travail. Il dit : « Avant c'était l'organisation, maintenant c'est les relations, rendre service.» Il

² Selon J.F. Catalan, " la vie spirituelle n'est pas la vie psychique, mais elle ne peut se vivre et s'exprimer que par le psychisme. " in *Expériences spirituelles et psychologie*, Paris, DDB, 1991. Je dirais plutôt que la vie spirituelle ne se réduit pas à la vie psychique...

campe là le portrait qu'il présente du petit garçon gentil et soumis, qui fait toujours plaisir.

Un autre rêve se répète : il est étudiant, joue au billard, c'est bien. Il voit une voiture passer avec des mariés dedans. Il évoque son mariage il y a 25 ans, contraint et forcé car sa femme était enceinte, il y a 25 ans. Il me dit : « Je n'ai pas prévenu ma mère, seulement mon père, pour qu'il la prépare qu'elle aurait un enfant ! » Il corrige immédiatement ce lapsus révélateur : « Non, un petit-enfant. » Le registre oedipien incestueux est ici confirmé et m'incite à intervenir :

- « Comme si la mère était la femme. »

Il reprend : J'ai failli me marier il y a deux ans avec une femme française, croyante, pas tradi, malgré la messe obligatoire le dimanche et la semaine. Elle n'a pas voulu, elle a écouté son père qui n'était pas d'accord. »

C'est là la reprise en écho de la position infantile de dépendance et de soumission dans un registre religieux qui viendrait conforter l'analyse freudienne du religieux comme « névrose infantile » de l'humanité.

Il évoque son éducation très stricte : son père, avocat, très cultivé, est « réglo pour l'heure à table, et tolérant pour l'argent. » Sa mère, très autoritaire, a élevé huit enfants avec des nurses. On n'avait pas le droit de dire non. « Je dois être l'aîné, donner l'exemple, l'honneur. J'ai ce que je veux, par exemple, je peux renvoyer un domestique, ce que j'ai fait pour un chauffeur qui ne me laissait pas conduire ma mère ». Autrement dit rester dans un registre oedipien le seul partenaire de sa mère!

Un souvenir à sept ans lui revient : « Une nurse me donnait un bain, une douche. Je n'étais jamais seul. Elle a touché mon zizi. Ma mère est rentrée, n'a rien dit. Trois jours après, la personne a été renvoyée. Je me rends compte après-coup que j'étais peut-être déjà dans la culpabilité. Cela a pu jouer dans mes problèmes sexuels. » Dans ce souvenir-écran, souvenir incestueux, la projection de la séduction active est punie en retour.

J'interviens alors sur les liens entre ses représentations parentales et religieuses : mère, père, Eglise, à la fois strictes et renforçant sa culpabilité, mais aussi qu'il aimerait capables de le rassurer, ce qu'il vient me demander. En effet, s'agissant de l'amour et du mariage, je lui dis que tous les prêtres n'ont pas la position de condamnation de l'acte sexuel dont il parle. Ne serait-il pas venu là me trouver en rôle et place d'un autre prêtre.

2) Ruptures et changements à la faveur de la psychothérapie.

Après cet aveu massif sur l'avortement soulageant sa culpabilité, il annule une séance et me dit qu'il veut arrêter de venir, car ça va mieux. Je lui propose de prendre le temps de se séparer, sinon

recommencent alors les ruptures passées. Il peut entendre mon interprétation : « Je suis une femme de plus que vous abandonnez ». Je peux lui transmettre mon association : « Comme s'il s'agissait du soulagement psychologique de l'aveu dans une confession avec un autre prêtre, comme si le psychanalyste venait remplacer le prêtre »³.

Il confirme son accord sur mes interventions et accepte de prendre un délai pour se séparer après les vacances.

Juste avant de partir, il me dit qu'il veut un oiseau de son pays, un perroquet, pour combler sa solitude. Il veut lui apprendre à parler, dire bonjour-bonsoir. (Remarquons que « Bonjour, au-revoir » marquent le début et la fin de nos séances).

Je lui verbalise son envie peut-être d'un bébé, peut-être objet narcissique, objet fétiche assurant la séparation ?

- « Les séances me font du bien, » vient-il confirmer.

Il me demande alors quel est le but de la psychothérapie.

- « Qu'en pensez-vous ? », lui dis-je.

Il me répond :

- « J'ai mieux compris que je veux toujours faire plaisir avec l'image de petit garçon gentil qui n'ose jamais dire non, qui est dans la soumission et la dépendance. J'ai pu couper avec la femme pharmacienne (il serait venu trouver ici une autre femme). Avec mon ex-femme je suis resté calme : la voiture que je lui ai prêtée a été rayée ; je la lui ai renvoyée sans me fâcher, pour qu'elle la répare. Avant je n'aurais pas osé ».

3) Investissement religieux par déplacement des imagos parentales

Au retour des vacances il évoque son pèlerinage en Terre-Sainte. Il a rencontré des personnes, médecins, célibataires et me dit : « J'ai envie de renouer avec des femmes, me dit-il, mais pas autoritaires. Je veux qu'elles aient le même idéal chrétien : Dieu sanctifie les relations. Pas de relation sexuelle avant le mariage. Je n'ai plus peur de l'enfant, me dit-il, si ça vient, ça vient, comme pour Abraham, Zacharie. »

La scène se concrétise. « Une femme me court après, me dit-il. Elle est très autoritaire. J'ai dit non. Avant je ne pouvais pas. Si je n'étais pas venu ici, je me serais laissé prendre. Je suis plus à l'aise dans mes relations. Avant j'étais bloqué avec les femmes, je réfléchissais, je raisonnais pour savoir comment elle est... maintenant je prends comme ça vient. » Cela m'évoque l'assouplissement surmoïque repérable au cours du processus associatif établi entre nous. Du même coup, il me dit qu'il veut bien venir encore un peu, puis arrêter, parce que ça va mieux. Il a

³ Le psychanalyste n'est pas le confesseur. Distinguer faute, culpabilité, péché. Cf., *Dieu, l'adolescent et le psychanalyste* op. cit., pp. 21 ; 74-76 ; observation de Judas pp. 175-191.

probablement peur d'aller plus loin dans l'investissement de ses représentations oedipiennes et ses relations objectales.

La séance suivante est la dernière.

- « Je veux arrêter de venir ici, me dit-il. J'ai d'autres projets. Je veux les réaliser tout seul, prendre de la distance, sinon c'est rester dans la dépendance. Je me sens plus fort, avant j'étais bancal. Je n'ai plus peur des femmes, j'ai beaucoup prié. » J'entends cette démarche comme tentative de se dégager de la femme, mère, soeur, Eglise, thérapeute, autoritaires.

- « Je veux me marier religieusement, ajoute-t-il, c'est le sens d'une nouvelle tranche de vie. »

Je l'interroge sur sa culpabilité par rapport aux relations sexuelles hors mariage, motif de sa venue :

- « C'est mieux, dit-il, mais je veux davantage : sanctifier la relation et accepter l'enfant. »

- J'interviens alors : « Vous m'aviez dit : je suis un criminel depuis mon baptême, » ai-je repris.

Il répond :

- « Je ne dirais plus cela maintenant, car Dieu m'a pardonné. Jésus m'a sorti des ténèbres. J'étais dans une caverne, j'en suis progressivement sorti par un ami collègue professionnel, très croyant qui m'a parlé de Dieu : un seul Dieu, celui de Jésus-Christ, pas de Victor Hugo, pas de Bouddha, pas les sectes. Je suis allé avec lui et sa femme dire des chapelets à genou. J'étais d'abord réticent, puis une lumière s'est faite le jour de mon baptême. »

Il poursuit son bilan :

- « Avant, je ne pouvais pas penser. J'étais seulement dans l'efficacité. Il a fallu faire une démarche comme ici (étais-je devenue thérapeute-vierge ?). Je suis venu pour obéir à une femme (amie, mère...) »

- « Vous m'avez beaucoup apporté. Vous m'avez montré que je voulais toujours faire plaisir, être le petit garçon gentil et soumis. Je n'avais pas de limite. Je ne savais pas dire non. Je suis mieux dans la vie, dans mes relations, mêmes professionnelles. »

- « J'ai prié pour venir ici, j'avais peur (de la femme toute-puissante). »

- « C'était compliqué pour les horaires, les rendez-vous avec le boulot. Au début des vacances vous m'avez manqué. Je pense que je n'aurais pas changé si je n'étais pas venu ici. »

- « Je continue à prier, pour moi, pour vous. J'ai monté un groupe de prière à la suite du pèlerinage, avec l'ancien directeur d'un collège qui devient curé de Notre-Dame. J'ai trouvé une communauté (que j'entends comme contenant bras de mère-Eglise) ».

- « Est-ce que vous resterez disponible ? » me demande-t-il

Je suppose que l'angoisse de séparation le menace et qu'il veut me maintenir dans une image idéale de « Notre-Dame ».

- « Bien sûr, lui répondis-je, vous pourrez me tenir au courant de ce que vous devenez. »

Les adieux se concluent :

- « Merci j'ai été heureux de vous rencontrer » me dit-il.

- « Moi aussi. »

Nous pouvons faire l'hypothèse que sans ce malaise ressenti dans le domaine religieux et sexuel : plainte d'être obligé d'aller se confesser après une relation sexuelle pour soulager sa culpabilité, il n'aurait peut-être pas entamé un processus d'adolescence et serait resté dans un état de dépendance infantile contenu dans son économie religieuse. Ce processus s'est mis en marche au cours de sa psychothérapie. Sa conflictualité oedipienne pubertaire de désirs incestueux et parricides refoulés a vu sa réalisation dans l'avortement qu'il a fait pratiquer à sa femme. Il a pris conscience de ses désirs meurtriers : tuer l'enfant en lui, et de sa faute à son baptême : « Je suis un criminel » dit-il. Il m'exprime aussi ses désirs incestueux dans son lapsus révélateur :

« Je n'ai pas prévenu ma mère qu'elle aurait un « enfant » (de moi ?), mot dit à la place de « petit-enfant ».

En toile de fond de cette scène pubertaire se dévoile un souvenir-écran de jeux sexuels culpabilisés avec la nurse de son enfance et une scène primitive quand il surprend le couple de sa femme avec l'amant dont il se sent insupportablement exclu. Mais c'est aussi à ce moment-là que pour lui Dieu se révèle comme Référent.

La condensation de ces scènes trouve son élaboration d'« adolescens » dans l'idéalisation de la femme, thérapeute, Vierge, mère, Église, afin de mettre à distance sa violence pubertaire. De nouvelles identifications à des figures religieuses, hommes dont les femmes sont stériles : Abraham, Zacharie... lui permettent à nouveau d'envisager la procréation avec une femme « pas autoritaire comme avant » dit-il. Structuré d'abord dans un Surmoi tyrannique maternel archaïque à l'appui d'un discours religieux traditionaliste interdisant les relations sexuelles et les culpabilisant, on remarque un allègement de son Surmoi à la faveur de la relation thérapeutique et de nouvelles figures religieuses identificatoires.

Sa fragilité narcissique vient marquer le temps de notre séparation. L'oiseau de son pays, objet-tiers, fétichique, entre nous lui assure son sentiment continu d'existence.

Le religieux lui a apporté dans un premier temps, d'avant sa psychothérapie, une fonction de renforcement du Surmoi tyrannique dans la justification du discours traditionaliste culpabilisant donnant sens à sa problématique pubertaire : « Je suis un criminel depuis mon baptême. » Cela relève davantage d'un jugement extérieur sur l'acte à l'occasion d'un événement que d'une subjectivation propre, mais cela lui permet aussi de s'approprier son acte car avant, « ça ne

me faisait rien », disait-il. On peut aussi se demander ce qu'il en est du deuil de l'enfant mort, peut-être clos dans le : « Dieu m'a pardonné. »

Puis le religieux et la relation thérapeutique ont permis un allègement du Surmoi dans la fonction contenante et idéalisante, face à la violence pubertaire. Dans sa fonction de support des projections, il opère un déplacement sur des figures parentales identificatoires suffisamment bonnes.

A la faveur de la psychothérapie, le religieux n'est plus seulement culpabilisant ni l'occasion d'un jugement autoritaire, il peut être aussi bienveillant, comme dans l'aveu de la faute entendue dans son registre oedipien. On peut apprécier le passage du Surmoi autoritaire au Surmoi tutélaire.

Le religieux ici en jeu dans la psychothérapie d'un père d'adolescents permet donc une fonction d'étayage et de référence identitaire et identificatoire dans le déplacement des imagos parentales sur des figures religieuses. Mais les processus d'adolescence, seulement amorcés dans la reviviscence œdipienne de l'enfance reste ici pris dans l'idéalisation. Cependant il est possible d'envisager la poursuite ou la reprise de leur élaboration à la fois dans la nouveauté et dans la continuité, à l'occasion de rencontres et d'événements subjectivants. Ceci revient à considérer les processus d'adolescence au long cours, en continu, dans la cure d'adulte et dans la vie.

Odile FALQUE
Psychanalyste, psychothérapeute
Docteur en Psychopathologie Clinique
3 rue Bussière
92190 Meudon
06 25 94 86 20
falque.odile@wanadoo.fr